

Son parcours nomade est à l'image de sa cuisine: «En Indonésie, tout est fleuri, les assiettes doivent être aussi belles que bonnes.» A l'image de son lieu de vie: un potager foisonnant d'herbes et de saveurs, un petit garçon qui fait des cascades sur son vélo, un mari comédien lui aussi, une chatte vagabonde, qui disparaît les soirs de pleine lune avant de réapparaître avec des chatons.

Sarah Marcuse est née à Taïwan, en 1971, avec un véritable patchwork pour origines: un grand-père belge, juif et grand reporter, une grand-mère australienne, de l'autre côté, un grand-père indonésien et musulman, une grand-mère hollandaise et juive. Là-dessus, ses parents ayant passé une partie de leur enfance à Genève, c'est dans cette ville qu'elle reviendra, après avoir tourbillonné dans leur sillage de la Chine à la région parisienne, puis à la Drôme. «J'ai été longtemps apatride, mais c'est ici que j'ai désormais mes racines.»

Elle a grandi parmi les livres, fascinée par l'écriture mais ne souhaitant pas prolonger la tradition d'un père et d'un grand-père journalistes. La petite Sarah écrit ses mémoires à 9 ans, lit Proust à 10, grandit en musique, bercée par les cours de piano de sa grand-mère.

Elle s'essaie au cirque et se rêve acrobate, fait un an à l'Ecole Dimitri, au Tessin, avant de bifurquer vers une approche plus contemporaine et physique du théâtre, que prône l'Ecole Serge Martin, à Genève. Une révélation. Qui l'amènera ultérieurement à fonder sa propre compagnie avec trois condisciples.

«Dans le métier de comédienne, je déteste l'idée d'attendre

qu'on vienne me chercher. Cette école m'a ouvert la porte de la mise en scène. J'ai donc cherché des textes avec de l'humanité, histoire d'éclairer un peu le quotidien...»

Hélas. L'immense majorité des auteurs de théâtre contemporains sont glauques, Sarah se (re)met alors à écrire. «Une fois qu'on a trouvé son propre univers, c'est un sentiment fabuleux de le

porter sur scène.»

C'est *Luna Parc*, l'an dernier, au Théâtre du Loup (Ed. Bernard Campiche). Avant son premier album\*, emmené en tour de chant ce printemps, et avant un beau projet théâtral pour la rentrée...

Après *Luna Parc*, lourde production

impliquant vingt-deux personnes, après le disque et une longue tournée en tant que comédienne, sur les scènes suisses et françaises, «après une année plus que remplie, j'avais envie de revenir à quelque chose de plus intimiste». Et souriant, bien sûr. Ce sera *Le laveur de visage*, de Fabrice Melquiot, qu'elle a «adoré pour son humour et son humanité: c'est l'histoire d'un golden boy qui a tout perdu et se découvre une nouvelle utilité dans la vie, provoquant de petits miracles et de grandes métamorphoses dans la vie des autres.» Un monologue plein de lumière, interprété par son compagnon Michel Ruotolo. Et une jolie philosophie qui fait écho à celle de Sarah. Dénicher et faire surgir la vraie richesse qui est en chacun de nous.

Véronique Zbinden  
Photos Thierry Parel

«Le laveur de visage», de Fabrice Melquiot, avec Michel Ruotolo, ms de Sarah Marcuse, Théâtre T/50, ruelle du Couchant 10, Genève. Du 12 octobre au 4 novembre.

\*Petits mantras magiques à chanter soi-même pour tomber heureux, Sarah Marcuse & the swinging Deluxe Pop Club, Plainisphère.

«En Indonésie  
tout est fleuri.  
Les assiettes  
doivent être  
aussi belles  
que bonnes.»



A. Sarah Marcuse fait revenir la viande hachée.

B. Les ingrédients du börek, un plat qui tient son origine de la cuisine ottomane.

C. Pilonner les piments au mortier.



D. Faire revenir les pignons à sec dans une poêle à part avant de les ajouter à la viande hachée.

E. Badigeonner légèrement les feuilles de brik avec du beurre fondu.

F. Replier les deux bords de chaque disque.

G. Servir avec une petite salade.

